

Fier d'être libanais

La famille de Eid Leba est au Ghana depuis la fin du XIXe siècle. À cette époque, le grand-père de Eid, également pré-nommé Eid, s'installa à Accra et fit fortune. De vieux Libanais se souviennent encore de lui : « *Alors que les riches Ghanéens avaient des bicyclettes, Eid Leba avait déjà une voiture* », se rappelle un homme d'un certain âge. « *Eid Leba est, avec mon grand-père, l'un des premiers Libanais à venir s'installer au Ghana* », ajoute-t-il. C'était en 1884.

Aujourd'hui, son petit-fils est un homme fier. Non seulement à cause de la réussite et de l'héritage de ses aïeux, mais également et surtout parce qu'il est libanais.

Assis dans son luxueux salon, entouré de ses amis et invités, Eid Leba, à l'instar des troubadours, raconte un souvenir ancien qui témoigne, selon lui, des valeurs des Libanais. « *À chaque fois que je me rappelle de cette histoire, j'ai les larmes aux yeux et la chair de poule* », affirme-t-il.

« *En 1977, j'ai décidé de visiter ma grand-mère maternelle en Afrique du Sud et de faire connaissance avec mes oncles que je n'avais jamais rencontrés auparavant* », commence M. Leba. Sur place, pendant la messe dominicale, et selon les coutumes locales, le jeune Eid fut introduit par le curé qui lui souhaita la bienvenue. Deux jours plus tard, il reçoit un appel de la part d'un inconnu qui l'invite à déjeuner. « *Je voulais refuser, dit-il, je voulais passer ces quelques jours là-bas aux côtés de ma famille. Mais mes oncles ont insisté pour que je rencontre ce monsieur, me disant que c'est un riche Libanais, très influent en Afrique du Sud* ».

Le jour venu, Eid Leba fut accueilli chaleureusement et solennellement devant une magnifique demeure bâtie sur un immense domaine privé par ses hôtes, un vieux couple accompagné de tous les membres de sa famille, enfants et petits-enfants. « *À l'heure du déjeuner, il leva d'abord son verre pour me souhaiter la bienvenue, puis à la mémoire de mon grand-père* », se souvient M. Leba.

« *Il a connu mon grand-père en 1926. Voyageant du Liban à destination des États-Unis, il avait accosté à Accra, comme beaucoup de Libanais d'ailleurs. Ne connaissant personne dans la ville, il s'était adressé à l'époque à Eid Leba qui était assez connu au Ghana. Mon grand-père l'accueillit chez lui pendant six mois. Au bout de cette période, ne trouvant pas de travail à Accra, il décida de quitter pour aller plus au Sud* ». « *Mon grand-père lui remit une petite somme en guise d'argent de poche, avec laquelle il acheta un peu de quincaillerie qu'il emporta dans son balluchon et qu'il vendra sur son chemin, s'installant définitivement, quelques années plus tard en Afrique du Sud* », poursuit M. Leba. « *Et depuis 50 ans, cette personne prie Dieu pour pouvoir rencontrer à nouveau mon grand-père ou quelqu'un de sa famille pour lui exprimer sa gratitude et ses remerciements. Il m'offrit ses services, m'affirmant qu'il serait très heureux s'il pouvait m'être utile et qu'il serait prêt à m'aider et à m'assister* », raconte Eid Leba très ému. « *Pour moi, c'est cela être libanais. C'est ce savoir-faire, qui a fait le succès de ces hommes. C'est leur capacité à aider leurs compatriotes, et c'est le sentiment de fidélité et de gratitude qu'ils portent en eux* », conclut Eid Leba, expliquant ainsi la raison pour laquelle il est si fier d'être libanais.

Dossier réalisé par Antoine AJOURY



La place des Cinéastes à Ouagadougou, inaugurée en 1985. Le Burkina Faso organise le Fespaco, une manifestation biennale attendue avec impatience par les cinéastes, et qui permet de dresser un bilan sur l'actualité des films africains.

Les communautés venues du pays du Cèdre cherchent à préserver leur identité orientale

En Afrique occidentale, l'Église maronite se substitue à l'État libanais

À l'instar des Phéniciens qui apprirent le large à la découverte de nouveaux mondes, atteignant, il y a plusieurs millénaires, les côtes occidentales de l'Afrique, les Libanais d'aujourd'hui ont pris d'assaut les pays du continent noir situés sur les rives de l'océan Atlantique.

À la recherche du gain et de la richesse, fuyant la famine et les guerres, arrivés par erreur ou de plein gré, les Libanais venus en Afrique ont pu s'accommoder parfaitement à ce nouveau monde, tellement différent des sociétés orientales. Ils ont travaillé dur, partageant avec les Africains des conditions de vie pénibles, un climat difficile et des situations politiques instables.

Néanmoins, connus pour leur savoir-faire et d'une capacité d'adaptation exceptionnelle, les Libanais ont réussi à s'imposer dans tous les domaines. En position dominante dans

l'industrie pendant longtemps, ils sont également bien ancrés sur le marché des services et des assurances, ainsi que dans le commerce, malgré les fortes concurrences venant notamment des Asiatiques.

Leur présence remonte historiquement à la fin du XIXe siècle. Selon les archives trouvées sur place, on retrouve le nom de Libanais vers 1884 à Accra, et 1885 à Lomé. Des « anciens » se souviennent en outre des premiers Libanais d'Ouagadougou, arrivés vers 1920.

Les Libanais sont bien implantés en Côte d'Ivoire, au Sénégal et au Ghana. Une communauté importante se trouve également au Togo, au Burkina Faso, ainsi qu'au Mali, Bénin et au Nigeria. On remarque par ailleurs une répartition hétéroclite entre les différentes confessions libanaises dans ces pays. Ainsi, les chiites se trouvent majoritairement à Abidjan et à Lomé (près de 2 000 person-

nes), alors que les chrétiens sont majoritaires au Burkina Faso. Au Ghana, par exemple, où le nombre des Libanais atteint les 3 000 personnes, les sunnites, les chiites et les chrétiens sont répartis à parts égales, sachant que la communauté sunnite, venant surtout de Tripoli, est bien implantée dans ce pays depuis très longtemps. On a remarqué dernièrement une forte percée des chiites dans certains pays africains, fuyant notamment la Côte d'Ivoire.

Les violences dans ce dernier pays ont montré par ailleurs les limites de la réussite des Libanais en Afrique. Vivant au sein d'une population majoritairement pauvre, ils subissent régulièrement le courroux des foules déchaînées à chaque fois qu'il y a une grève ou des manifestations contre la cherté de vie. Les premiers magasins et entreprises à être saccagés et brûlés sont ceux appartenant aux Libanais. Leur situation reste

aléatoire, malgré les liens amicaux qu'ils ont pu tisser avec les populations africaines et les dirigeants locaux. « *La communauté libanaise est fragile* », estime ainsi Jacques Zouein, un Libanais résidant à Ouagadougou. « *Nous ne sommes pas considérés comme africains, même si nous sommes nés sur cette terre, et que nos familles sont présentes dans ces pays depuis plusieurs générations* », affirme, amère, Haifa Leba, une Libanaise née au Ghana. « *Nous n'avons personne pour nous soutenir* », ajoute-t-elle. Les autres immigrants et expatriés présents dans ces pays africains sont pris en charge par leur gouvernement en cas de problèmes. Ce n'est pas le cas pour nous. L'État libanais est en effet quasi inexistant, sinon très faible pour pouvoir aider ses citoyens en Afrique occidentale. Parfois, c'est la communauté libanaise qui subvient aux besoins des missions diplo-

matiques. C'est le cas au Ghana où l'ambassade a été construite à partir de dons collectés au niveau local. Au Burkina Faso, la formalisation des relations entre les autorités libanaises et burkinabées n'a eu lieu qu'en 2004, avec la désignation d'un consul honoraire, alors que le Togo attend toujours son consul honoraire pour veiller sur les intérêts des Libanais présents dans ce pays.

C'est ainsi qu'intervient le rôle de l'Église maronite dans ces pays, remplissant, malgré elle, un vide laissé par l'État. Se sentant ainsi délaissés par leur gouvernement, les Libanais se sont retournés instinctivement vers les dirigeants de leur communauté religieuse. Dans ce contexte, on a vu naître chez les chrétiens libanais à partir des années 80 un besoin fort et pressant d'affirmer leur identité orientale à travers leur religion, leurs rites, pour compenser la précarité dans laquelle

ils se trouvent, face au refus des Africains de les intégrer complètement. « *Les Libanais au Canada, au Brésil ou en Australie ont été absorbés par les pays d'accueil. Ici, nous serons toujours blancs, nous serons toujours Libanais* », insiste Haifa Leba. D'où la nécessité pour les Libanais de regarder toujours vers leur pays d'origine, qui les a presque oubliés ou n'a pas les moyens de s'occuper d'eux.

Réagissant à cet appel au secours, et prenant conscience du besoin et de la place importante des communautés libanaises à l'étranger, l'Église maronite semble avoir relevé le défi de s'occuper de ses fidèles. Une décision qui profite d'ailleurs à tous les Libanais, puisque les initiatives entreprises par les ecclésiastiques et les religieux maronites en Afrique occidentale, telles que les écoles ou les cours de langue arabe, bénéficient aux Libanais de toutes les confessions.

Cérémonie de pose de la première pierre de l'église Notre-Dame du Liban à Ouagadougou

La communauté libanaise du Burkina Faso, une vraie ruche d'abeilles

Elle est bouillonnante de vie. Elle déborde d'énergie. Elle rayonne d'enthousiasme au service de l'Église maronite en Afrique. Elle s'appelle Nidal Baroud, la trentenaire peut-être, et vit depuis deux ans seulement à Ouagadougou, où elle a décidé de dédier sa vie à Dieu en tant que « *missionnaire laïque consacrée* ».

Mais sa réputation et ses exploits dépassent les frontières du Burkina Faso. Les Libanais d'Afrique la connaissent, même au Ghana et au Togo, où elle est déjà passée, laissant dans le cœur et la mémoire de tous ceux qui l'ont rencontrée. A « *Ouaga* », elle s'occupe du centre pastoral éducatif créé en 2006. Celui-ci comprend, en plus d'une bibliothèque bien fournie, deux sections. Une, destinée aux étudiants de catéchisme, qui comprend 76 élèves, une autre consacrée à l'enseignement de la langue arabe divisée en neuf ni-

veaux réunissant près de 65 élèves chrétiens et musulmans.

L'école ne constitue qu'une partie des activités qui ont lieu dans la paroisse Notre-Dame du Liban à Ouagadougou, chapeautées par le Conseil pastoral paroissial. Ce dernier est formé d'une dizaine de comités touchant tous les domaines : du divertissement au culturel, en passant par la famille, la jeunesse ou la liturgie. « *Une vraie ruche d'abeilles* » où tout le monde participe activement à la vie sociale au sein de la paroisse, affirme Elias Elias, responsable du comité de communication. On organise ainsi les événements majeurs de l'année (Noël, Pâques, etc.), on prépare des soirées traditionnelles libanaises, des matinées spirituelles (sobhieh) entre femmes, on participe à des œuvres de charité qui touchent aussi bien la communauté libanaise que la population africaine.

Ce dynamisme n'a pu avoir lieu que grâce à l'harmonie qui règne entre le curé Jean Farah et les membres de sa paroisse, elle-même assez homogène, d'ailleurs. Ils étaient 450 Libanais, selon Joseph Hage, consul honoraire du Liban au Burkina Faso, quand il est arrivé dans ce pays en 1968. Leur nombre n'a pas beaucoup augmenté au fil des ans. Aujourd'hui ils sont près de 700. Cette croissance s'explique par la crise économique et militaire que traverse la Côte d'Ivoire depuis 2002. « *Sinon, depuis une cinquantaine d'années, la communauté libanaise a toujours été stable* », relève le consul, qui lui-même a fait venir du Liban nombre de ses frères et proches pour travailler ensemble au Groupe Hage, un ensemble de sociétés qui fait vivre plus de 600 personnes au Burkina.

Selon certaines sources, la majorité des Libanais dans ce pays est chrétienne et ils viennent générale-

ment des mêmes régions. « *Depuis le début du XXe siècle, ceux qui sont venus au Burkina peuvent être divisés en clans familiaux issus de Aintoura (Metn), de Beit Chabab, du nord du Liban, et de Safita en Syrie* », explique Joseph Hajj Boutros, l'un des « anciens » dans ce pays.

Toutefois, comme dans les autres pays d'Afrique occidentale, ce n'est que récemment, et plus précisément en mars 2001 que « *les fidèles des Églises orientales résidant au Burkina Faso* » ont décidé de créer « *une paroisse maronite qui les regrouperait et leur donnerait la chance de prier selon la liturgie de leur rite oriental en langue arabe* », selon Jacques Zouein, le secrétaire général du comité paroissial.

« *Une chapelle provisoire fut construite à Koulouba au secteur 4 où des messes ont été célébrées régulièrement toutes les deux semaines* », précise M. Zouein, ajoutant qu'à la demande de la communauté chrétienne d'Ouagadougou, l'évêché de Sarba au Liban « *a bien voulu affecter une équipe missionnaire en vue d'assurer un service permanent à la paroisse à partir d'octobre 2005* ». Dès fin 2006, la paroisse disposait d'un site Internet et en 2007, un terrain de plus de 5000 m² a été acquis pour ériger l'église Notre-Dame du Liban avec une maison pour le curé et ses annexes, ainsi qu'une salle polyvalente. Afin de consolider les liens entre la communauté libanaise et les Burkinabés, un dispensaire et une école pour le quartier seront également construits.

La cérémonie de pose de la première pierre de ce grand projet a eu lieu début mars à Ouagadougou, sous le patronage du vicaire patriarcal Guy-Paul Noujeim, venu spécialement du Liban pour témoigner de l'intérêt réel et sincère que porte Bkerké pour les immigrants libanais, partout dans le monde.



Le vicaire patriarcal maronite Guy-Paul Noujeim (à droite), lors de la cérémonie de pose de la première pierre de l'église Notre-Dame du Liban à Ouagadougou.



Le projet de la paroisse maronite au Burkina comprend l'église avec une maison pour le curé et ses annexes, une salle polyvalente, ainsi qu'un dispensaire et une école pour le quartier.

L'établissement enseigne l'arabe, le français et l'anglais

L'école Saint-Charbel à Accra, un pont entre les cultures et les civilisations



Le littoral du Ghana est parsemé de châteaux forts construits à partir du XVIIe siècle par les Portugais, Hollandais et Britanniques. Ils représentent une triste page de l'histoire de ce pays lié à l'esclavage.

C'est lors de sa visite pastorale en 2000 au Ghana que le patriarche maronite Mgr Nasrallah Sfeir a souhaité la construction d'une école à Accra. L'initiative a donc fait son chemin, et c'est grâce à un don de 100 000 dollars fait par Élie Nehmé qu'une parcelle a été achetée près de l'église Saint-Maron à Accra, et que l'école a été édiflée quelques années plus tard. Au début, ce sont les sœurs du couvent Saint-Jean-Baptiste - Hrach qui ont dirigé la difficile période de démarrage de l'ambitieux projet de la petite communauté libanaise de la capitale ghanéenne. En juillet 2007, le vicaire patriarcal Guy-Paul Noujeim a demandé aux sœurs maronites de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus de prendre en charge la direction de l'école. Celles-ci ont immédiatement accepté leur mission. « *Notre présence ici est un soutien essentiel pour la pérennité de la communauté libanaise au Ghana* », affirme ainsi mère Étienne Gergès, la supérieure générale des sœurs. Depuis, les deux religieuses, Thérèse-Marie Abou

Rached et Rima Nader, pleines d'enthousiasme, ont débarqué à Accra et s'occupent d'un établissement qui se développe petit à petit.

Aujourd'hui, l'école comprend la section maternelle et plusieurs classes de la section primaire. Pour l'année prochaine, une extension incluant toutes les classes primaires jusqu'à la 6^e est prévue. Elle sera divisée en deux groupes d'âge à également été ouverte et semble très prisée.

L'école fait travailler, par ailleurs, une dizaine d'institutrices libanaises pour un peu moins de cent élèves de diverses nationalités et confessions. « *Nous avons des élèves italiens, français, algériens, marocains et ghanéens* », affirme sœur Thérèse-Marie. En outre, beaucoup de parents libanais de confession musulmane ont fait inscrire leurs enfants dans cette école maronite. « *Au début, certains parents étaient réticents concernant les prières que nous demandons aux élèves de faire chaque matin. Mais je leur ai expliqué qu'en*



Une cérémonie organisée par l'école Saint-Charbel à Accra, à l'occasion de la fête des Mères. Le spectacle comprenait des poèmes et des chants en arabe, français et anglais.

fin de compte, il y a un seul Dieu que nous adorons tous, quel que soit Son nom. Et que la Vierge Marie et Jésus, qu'ils appellent Issa, sont vénérés en islam également », explique-t-elle, ajoutant avec un sourire malicieux : « *Après tout, nous sommes un établissement maronite qui s'appelle École Saint-Charbel* ».

Autre caractéristique majeure de l'institution, elle enseigne trois langues : l'arabe, le fran-

çais et l'anglais, à niveau égal. Ce qui lui confère une stature remarquable au Ghana. En effet, dans ce pays anglophone, seul le Lycée français était francophone, alors que l'arabe n'est appris que dans les quelques écoles coraniques en ville. Mais comme les Libanais sont en général trilingues, ils sont très exigeants concernant l'éducation de leurs enfants, surtout que la plupart d'entre eux continueront leurs études universitaires au Liban. D'où le rôle pionnier et remarquable des Libanais chrétiens dans l'enseignement francophone et arabophone dans ce pays. C'est ainsi que Naaman Saroufim el-Achkar, président du comité paroissial qui a l'autorité de tutelle sur l'établissement, explique qu'« *il ne s'agit pas simplement d'une école, mais d'un pont entre les cultures et les civilisations* ».